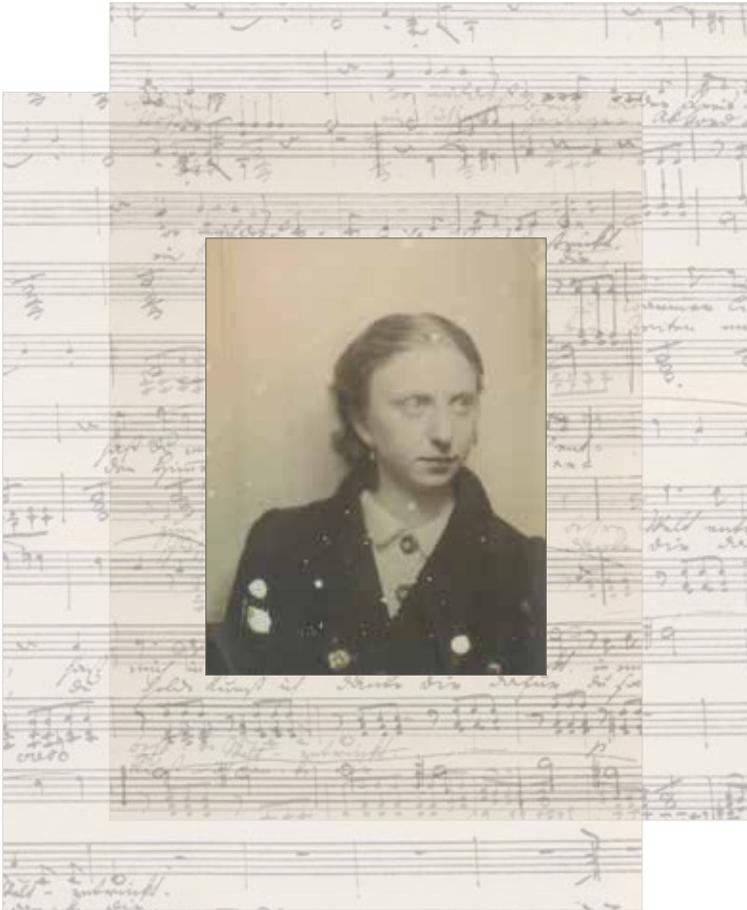


Sandrine Willems

# Consoler Schubert

roman



LES IMPRESSIONS NOUVELLES







Sandrine Willems

# Consoler Schubert

roman

LES IMPRESSIONS NOUVELLES



EXTRAIT



Marie-Jeanne ne savait pas parler. C'était ce qui la rapprochait des animaux, auprès de qui elle se sentait si bien. Quand elle était petite, elle avait eu un chien, dont elle gardait peu de souvenirs, mais disait qu'il avait été *le rayon de soleil* de ses premières années. C'était pour lui surtout qu'elle avait pleuré, lorsqu'à six ans elle avait dû entrer au pensionnat. Parce que sa mère, malgré tout, elle l'avait un peu abandonnée, même aux visites du dimanche souvent elle ne venait pas. Mais Marie-Jeanne ne lui en avait pas voulu. Sa mère aussi avait été abandonnée, par le père de l'enfant, juste avant sa naissance. Il faut dire que c'était au début de la guerre, qui sait même s'il n'était pas allemand, sa mère là-dessus n'avait jamais été claire. De leur union ne restait à la petite qu'une photo, aux visages impénétrables, où sa mère, qui était dentellière, portait une robe de dentelle noire. Comme si elle avait porté le deuil, déjà, de ses rêves d'amour.

Au pensionnat, les bonnes sœurs lui avaient parlé d'un Dieu qui l'aimerait plus que père et mère, et qui allait tout réparer. *Heureux ceux qui ont soif d'amour, ils seront rassasiés.* Mais à les voir recroquevillées dans leurs dévotions, le corps sec et les traits amers, elle ne pouvait y croire. Elle-même dut porter, pendant douze ans, un uniforme gris, et se promit qu'à sa sortie, jamais plus elle ne mettrait cette couleur. Les seuls qui la réconciliaient avec celle-ci, c'étaient les moineaux, qui dans la cour de récréation venaient picorer si près d'elle. Entre tous les oiseaux, plus chamarrés ou virtuoses, ils avaient sa prédilection. Sans bouger, elle écoutait leurs pépiements. Et lorsqu'en ce carnet, qui était son confident, elle écrivait ce qu'elle ne savait pas dire, il lui semblait que ses mots étaient des cris de moineau.

Sa mère, pour elle, n'avait pas voulu grand-chose, sauf qu'elle apprenne à faire de la dentelle. Elle en fit son métier, et quand elle se mettait à ses fuseaux et à ses fils, avait l'impression de se relier à sa mère. On disait qu'elle avait des doigts d'or, et lorsqu'enfin elle fut délivrée des bonnes sœurs, n'eut aucune peine à trouver du travail, dans la petite ville du Nord où elle était née, qui avait fait de la dentelle sa spécialité. Deux ans plus tard, elle entendit parler d'un atelier qui s'ouvrait dans le Sud, et n'hésita pas. Elle avait tellement besoin

de lumière, et n'aspirait qu'à quitter cette ville où habitait encore sa mère. Ainsi se retrouva-t-elle à Charmes-sur-Rhône, vu qu'en effet le Sud n'était que celui de l'Ardèche du Nord, où le gris règne la moitié de l'année. Le reste du temps, le ciel demeure blanc, mais quelquefois s'empare de lui une luminosité insoutenable, où il semble que le soleil, derrière, soit sur le point d'éclater. Et l'on resterait alors tout le jour à scruter, dans l'espoir d'une trouée de bleu.

C'était sa couleur préférée, le bleu, et son rêve eût été de voir la mer. Mais au bord de la mer on a autre chose à faire que de la dentelle, alors elle resta à Charmes, sous les ciels blancs de l'Ardèche du Nord.

Le soir souvent elle emportait chez elle de l'ouvrage, et à le terminer, dans la solitude et le silence, parfois le temps lui paraissait long. Alors elle se mit en tête d'acheter un tourne-disque – d'où lui vint cette idée, à elle qui n'avait jamais écouté de musique. Elle en trouva un chez le brocanteur de la bourgade, ainsi que quelques soixante-dix-huit tours, parmi lesquels il y avait du Schubert, dont on ne faisait encore que découvrir les œuvres. Du piano, les *Moments musicaux* et les trois *Klavierstücke*, dont malgré le souvenir de la guerre, elle aimait prononcer le nom allemand. Même si son père ne l'était pas, quelquefois elle

avait entendu sa mère, au téléphone, qui parlait cette langue. Evidemment, celle-ci ne la lui avait pas apprise, mais Marie-Jeanne aimait ces sonorités, qu'elle retrouvait dans les lieder de Schubert, chantés par Fischer-Dieskau. Ceux qu'elle préférait tenaient de la ritournelle, presque de chants d'enfants, ou de berceuses, auxquels elle n'avait pas eu droit. Ça la faisait penser à ce qu'il y a sous les dentelles, à ce vide entre les fils blancs, qu'elle appelait *la transparence*. Oui ces mélodies étaient pareilles à de la dentelle, entretissant leurs fils sur le silence, avant de s'y réenfoncer. Et elle, en travaillant, se laissait porter, par ces musiques qui la soutenaient mieux qu'aucune mère n'aurait pu le faire, et Marie-Jeanne n'avait plus de regrets – même pas celui de ne pas avoir appris la pratique d'un instrument. Vu que les instrumentistes, ils doivent travailler, pour accéder à la musique, alors qu'elle, elle n'avait rien à faire, et pouvait pleinement s'y abandonner. Maintenant, même quand elle avait fini ses dentelles, elle continuait à écouter, dans la nuit. Le temps ne lui paraissait plus long, il s'était arrêté – il suffit de si peu, au fond, pour que le temps s'arrête. Et elle n'était plus seule, puisque maintenant il y avait Schubert. Il était tellement là, et cette présence s'immisçait dans tout ce qu'elle faisait. À l'atelier même, dans sa tête, elle entendait Schubert.

Alors elle retourna chez le brocanteur, qui vendait aussi des livres, et elle lui demanda quelque chose sur la vie de Schubert. Et quand elle lut cette vie, elle en fut tellement touchée qu'elle en vint à se demander si c'était vraiment sa musique qu'elle aimait, ou bien lui. Mais elle se dit que lui, il était tellement dans sa musique, que cette question ne se posait pas.

On l'appelait *Schwammerl*, le *Petit champignon*. Il mesurait un mètre cinquante-sept, avec des doigts courts et dodus, tout le contraire des mains d'un pianiste. Il portait de grosses lunettes de myope, qu'il n'enlevait pas pour dormir, au cas, dit-on, où il aurait voulu noter une mélodie qui lui serait venue dans la nuit. On dit aussi qu'il négligeait sa tenue, et *particulièrement ses dents*, et qu'il sentait toujours le tabac. À ce qui se voyait, de fait, il préférait ce qui de l'âme peut s'entendre, et sur le reste, aimait mieux rester silencieux. Mais il avait beau être laid, quand il parlait de musique et soudain enlevait ses lunettes, on voyait dans ses yeux, gris-bleus, un tel scintillement, que les nuances devenaient infinies, qui conduisaient du gris au bleu.

Enfant, il avait une jolie voix de soprano, et chantait harmonieusement. Aussi fut-il accepté, à onze ans, au Konvikt, l'internat des petits chan-

teurs de la Chapelle Impériale. Il était moins riche que ses camarades, et lorsqu'il arriva, dans sa redingote bleu pâle, presque blanche aux endroits où le tissu s'était élimé, comme si de la farine lui était tombé dessus, on se moqua de lui comme d'un *fil de meunier*. Il retourna l'insulte en légende, et s'inventa une ascendance issue de la farine. Il se disait que c'était de là que lui venait son goût pour ce qui se disperse, en nuée blanche, et dans les airs s'efface.

D'avoir été brutalement arraché à son foyer, il avait l'air perdu, et ne parlait presque pas. Comme chez lui on lui avait appris à se servir d'un piano, il se raccrocha à ce qu'il connaissait, et souvent restait seul, à jouer de celui qu'il avait trouvé là. Sa jolie voix de soprano, il la perdit bientôt, et celle qui lui vint ne fut pas très plaisante. Comme pour compenser, il se mit alors à composer, pour le piano et la voix – lorsqu'il en trouvait d'autres pour chanter à sa place, préférant se retrancher derrière son instrument. D'emblée ce fut l'arrachement qu'il chanta, dans les lieder de ses quatorze ans. *Mon cœur est mort, le monde est vide, je n'ai plus aucun désir*, dit une fille privée de son amour, qui demande à la mort de l'accueillir. Une autre, chassée au désert, voit expirer l'enfant qui était plus que sa vie.

Comme si toujours il avait su. L'année suivante, on annonça au Petit champignon que sa mère

venait de mourir de la fièvre typhoïde. Les pertes de sa vie ne viendraient plus que confirmer ce qu'il savait déjà. Le soutien de son père, ses sœurs, ses frères, surtout, certains si proches, jusqu'à sa mort, ne pourraient rien contre sa solitude inentamable. Ni pour cette soif d'affection insatiable – qui même sur cette jeune belle-mère, surgie un an après la disparition de la sienne, le fit se jeter comme sous la pluie un désert. Lorsqu'après une année encore il quitta le Konvikt, pour avoir plus de temps afin de composer, et à cette fin retourna chez son père, certains prétendent que s'il se brouilla avec celui-ci, qui finit par le jeter à la porte, ce fut de s'être un peu épris de cette belle-mère, qui n'avait que quatorze ans de plus que lui.

Évidemment, se disait Marie-Jeanne, bien placée pour comprendre les marques laissées par un pensionnat, évidemment, avec tout ça, comment aurait-il pu se consoler, autrement que par la musique. Elle se disait bien sûr qu'elle l'aurait aimé, certes il n'était pas beau, et si petit, mais elle non plus n'était pas une beauté. Elle s'était mise à lui parler, ne l'appelant plus Schubert mais Franz, ou même, mais alors avec une telle tendresse, *Schwammerl*.

Et quand au pied des chênes de Charmes elle trouvait des champignons, maintenant elle préférerait ne pas les cueillir, et les laisser à la souche où

ils s'étaient accrochés. Le dimanche elle allait se promener, seule, dans ces forêts si sombres, qui débouchent soudain sur des collines pelées, de fin du monde, et elle se faisait à ces paysages désolés. Ce qu'elle aimait, surtout, c'était quand elle voyait un troupeau de moutons, leur blancheur et leurs bêlements, avec leurs sonnaillles qui se perdaient dans ce silence immense. Avec le monde, alors, elle ne savait pourquoi, elle se sentait réconciliée. Tout paraissait en ordre, le moutonnement des bêtes accordé à celui des collines, et les lueurs du crépuscule perçant enfin les nuages pour dorer leurs sommets.

Un jour, au milieu de tout ça, elle croisa un âne, laissé seul dans un pré. Les ânes détestant la solitude, et d'un naturel curieux, il vint vers elle. Un fossé la séparait du pré, alors depuis la route elle se mit à lui parler. La semaine suivante, comme s'il l'avait guettée, il était là, derrière son fil, et cette fois elle franchit le fossé, et la clôture, pour tenter de le caresser. Tout d'abord il s'enfuit, mais au fil des semaines, à force de lui parler, elle réussit à le toucher, puis à lui gratouiller l'échine. Il parut y prendre goût, c'était lui maintenant qui s'approchait, quand elle entraît, et elle pouvait lui gratouiller tout le corps, il restait immobile. Seules ses oreilles bougeaient, suivant le mouvement de la main, comme l'approuvant. Et leurs regards quelquefois se croisaient, Marie-Jeanne fondant

dans la douceur de ces yeux d'âne, énormes et tristes. Elle abandonnait à présent sa tête contre la sienne, et un jour se laissa rouler, sur son dos, comme un sac de farine. Là aussi, ce fut si bon de se laisser porter, comme par la musique de Schubert. L'âne ça n'avait pas l'air de lui peser, au contraire, il faut dire qu'elle n'était pas lourde. Puis ils prirent l'habitude de marcher, côte à côte, Marie-Jeanne ralentissant son pas pour s'accorder à celui de l'âne, d'un bout à l'autre de la prairie. Un jour qu'ils cheminaient ainsi, son propriétaire arriva, et il n'eut pas le temps de s'étonner, que déjà l'animal avait fui. « Comment avez-vous fait ? Il ne se laisse approcher par personne. » Elle apprit alors qu'il était déjà vieux, et auparavant avait été battu. Peut-être avait-il senti en elle quelque chose de pareillement meurtri, qui l'avait mis en confiance. Toujours est-il que le propriétaire, qui ne parvenait pas à le conduire sur les terres qu'il voulait lui faire débroussailler, demanda à Marie-Jeanne de l'aider. Bien sûr elle accepta, ravie, et désormais passerait ses dimanches à promener son âne. Ça lui rappelait le chien de son enfance, et de devoir le rassurer, face à tout ce qui l'effrayait, la rassurait aussi. Au moindre tressaillement, dans les branches, sous un souffle de vent, il se paralysait, et c'était alors un travail de patience, d'encouragements, de caresses, pour le faire redémarrer. Le pire venait avec le ruisseau, et ses miroitements

qui l'éblouissaient, leur mauvaise vue donnant aux ânes une incurable peur de l'eau. Pour le lui faire traverser, il fallait parfois plus d'une heure. Mais Marie-Jeanne avait la patience d'une dentellière, et avait mis toute son affection dans cet âne.

Mais il était vieux, on le lui avait dit, et elle avait beau ne pas y penser, il ne fut pas long à mourir. Quand elle le trouva couché dans son pré, elle se coucha contre lui. Toute la journée, elle resta là dans le froid. Il lui semblait qu'elle ne se relèverait pas. Le soir pourtant, elle ne sut comment, elle en trouva la force. Ce fut ce jour-là, dirait-elle, qu'elle comprit Schubert. Quand elle se remit à l'écouter, il lui sembla que jusque-là, elle ne l'avait entendu qu'à moitié.

Ce qu'il cherchait, Schubert, c'était cette évidence du paradis perdu, où les humains et les animaux se comprenaient d'âme à âme, partageant une même langue, qui se confondait avec le silence. En dehors de sa musique, seule l'énorme tendresse des ânes, peut-être, aurait pu l'apaiser. Au fond il ne parlait que de la tristesse du regard des ânes, et de ce qui fait qu'un jour, ils se couchent pour mourir. Marie-Jeanne entendit alors tous ces chiens abandonnés, dans la nuit et la pluie, qui hurlent en ses lieder. Et sur les tableaux qui le représentaient, les gravures, les croquis – comment avait-elle pu ne pas le voir avant – elle remarqua qu'à son côté, souvent, il y avait un chien. Une sorte de bâtard,

feu et blanc, qui le suivait, peut-être à son insu, et ne le quittait pas du regard. Lui-même apparemment n'avait pas vu le seul peut-être qui l'avait compris, jusqu'au tréfonds de son âme, qui devait être celle d'un chien.

L'église de sa paroisse allait célébrer son centenaire, et pour la fête Franz composa une messe, en fa majeur – tonalité qui, toute sa vie, continuerait à le hanter. C'était sa voisine, Thérèse, qui serait la soprano, et sa voix ressemblait étrangement, trouvait-il, à celle qu'il avait perdue. Et puis elle chantait comme il aimait qu'on chante, sans faire montre de virtuosité mais du fond du cœur. Elle écoutait si attentivement les quelques indications qu'il donnait, sans la regarder, pendant les répétitions. Elle n'était pas jolie, son visage était marqué par la petite vérole, mais on sentait qu'elle était bonne, et c'était cette bonté qui s'entendait dans sa façon de chanter, et qui le bouleversait.

Un soir, après une répétition, il avait essayé de lui parler, mais s'était mis à tellement bégayer qu'il avait aussitôt battu en retraite, se promettant de ne plus jamais s'y risquer. Mais son visage parlait si clairement, et rougissait si vite, dans un regard qui passait de la confiante gaieté au désarroi sans fond, que Thérèse n'eut aucune peine à comprendre. Et elle sourit – et pour lui ce sourire signifiait qu'à son amour elle disait oui. Ce fut peut-être la plus

grande joie de sa vie. Quand elle chanta cette messe, il lui sembla qu'elle chantait leurs noces. L'une de ses œuvres venait d'être jouée, pour la première fois, les paroissiens semblaient contents, et il était comme fiancé à celle qu'il aimait. Oui, décidément, le plus beau jour de sa vie. Il fonça chez lui pour composer un chant sur une jeune fille *venue de l'étranger*. Il voulait dire qu'il se sentait comblé, et dans ce lied dirait que les jeunes filles restent des étrangères, vu que le bonheur, sur cette terre, demeure hors de portée.

Marie-Jeanne, elle, ne savait pas chanter. Dès lors eût-elle été assez bonne pour Franz? Elle-même, d'ailleurs, l'aimait-elle comme un amoureux, ou plutôt comme un frère? N'était-il pas trop proche, pour que de lui elle pût s'éprendre?

Après la mort de l'âne, la solitude lui redevint pesante, malgré ses disques, et les soirées, après l'ouvrage, se firent interminables. Elle aimait lire, mais elle avait fini la vie de Schubert, et malgré tout, les livres que vendait le brocanteur n'étaient pas donnés. Alors elle se dit qu'elle devrait aller à la bibliothèque de Charmes. C'était toujours un peu difficile pour elle d'affronter de nouvelles personnes, surtout si elles étaient cultivées, mais ici elle allait se forcer.

[...]

# CONSOLER SCHUBERT

AOÛT 2020

À plus d'un siècle de distance, deux vies s'entrelacent, celle de Schubert et celle d'une dentellière, qu'envahit peu à peu la musique du premier. Tous deux sont conduits par un amour impossible, et la plus profonde mélancolie. Tous deux tentent de sonder leur âme en écoutant celle du monde. Tous deux se demandent à quoi ils croient, ce qui les fait tenir, et s'interrogent sur le pouvoir, ou l'impuissance, de la musique et des mots.

Ce faisant l'écriture tend à se fondre dans celle de Schubert, allant de la candeur au dénuement.

*Sandrine Willems, née en 1968 à Bruxelles, est écrivain, psychologue et philosophe.*

*D'abord comédienne puis réalisatrice, c'est par la parole vive qu'elle est arrivée à la littérature. Son écriture en garde une dimension très sonore.*

*Dans ses romans et récits, la question biographique est centrale – portant sur des personnages mythiques ou historiques, ou sa propre vie.*

*D'un texte à l'autre se poursuit une interrogation sur les différentes formes de l'amour. Elle explore aussi, en particulier dans ses essais, nos relations au non-humain – des animaux aux « dieux ».*

EAN 9782874497896 ISBN 978-2-87449-789-6

144 pages – 158 €

HARMONIA MUNDI *livre*

[www.lesimpressionsnouvelles.com](http://www.lesimpressionsnouvelles.com)